

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Clarisse HERRENSCHMIDT, *Les trois écritures. Langue, nombre, code*. Paris, Gallimard, 2007, 510 p., bibliogr.

par André Corten

Anthropologie et Sociétés, vol. 31, n° 3, 2007, p. 251-252.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/018399ar>

DOI: 10.7202/018399ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

comme le disent les premières lignes de l'ouvrage, c'est à partir des *sensations* éveillées par les objets du quotidien que se construit le passé.

Références :

EDWARDS E., C. GOSDEN et R.B. PHILLIPS (dir.), 2006, *Sensible Objects. Colonialism, Museums and Material Culture*. Oxford, Berg.

HOWES D. et J.-S. MARCOUX (dir.), 2006, *La culture sensible*. Numéro thématique. *Anthropologie et Sociétés*, 30, 3.

Olivier Wathelet
Laboratoire d'Anthropologie : Mémoire, Identité et Cognition sociale
Université de Nice-Sophia Antipolis, Nice, France

Clarisse HERRENSCHMIDT, *Les trois écritures. Langue, nombre, code*. Paris, Gallimard, 2007, 510 p., bibliogr.

L'auteure de ce livre est une autorité en matière d'écritures anciennes, à la fois spécialiste de la Perse et de la Grèce, historienne de l'écriture, archéologue, linguiste, sémiologue et anthropologue. L'audace de ce livre d'une ampleur hors du commun – ne serait-ce que temporelle puisqu'il traverse 53 siècles – est, sans vouloir expliquer notre présent comme l'aboutissement de l'histoire des signes, de nous mener jusqu'à aujourd'hui en nous exposant avec une grande pédagogie l'histoire du jeu des signes, y compris celui que notre écran d'ordinateur nous renvoie au moment même où nous écrivons. Clarisse Herrenschmidt appartient à cette poignée de savants qui comprend l'origine de l'écriture, mais qui nous offre en même temps une des plus brillantes explications de ce qu'est aujourd'hui notre écriture. Elle est un penseur comme on n'en fait plus dans notre monde de spécialisation et de spécialistes. Penseur et écrivaine.

Quelles sont ces trois écritures? Le sous-titre du livre nous le dit, mais pourquoi le nombre est-il une écriture? Pourquoi le code sur lequel se construisent l'informatique et l'écriture réticulaire, l'est-il également? La lecture de ces 500 pages nous l'apprend vraiment. Quel sens donner à cette scansion qui fait que dans des cycles d'une constance étonnante - 3300, - 620, + 1936, des écheveaux sémiologiques s'achèvent? Cette question a motivé l'extraordinaire aventure de cette chercheuse experte dans des écritures et civilisations anciennes à se lancer dans les mathématiques, l'économie et finalement l'informatique. Dans le dénouement de ces écheveaux sémiologiques se lit un rapport au corps humain où les « externalisations mécaniques et fluides jouent un rôle majeur » (p. 391) – ici il s'agit d'anthropologie des techniques sémiologiques. Y est en jeu un monumental processus qui corrode l'ordre symbolique par la transformation de quelque chose qui relève de l'invisible en quelque chose qui relève du visible.

L'écriture rend la langue visible, affirme l'auteure. Cela commence entre 3300 et 3100 avant notre ère à Uruk dans le sud de l'Irak, le pays de Sumer, et à peu près en même temps ou un peu plus tard à Suse en Iran élamite. C'est qu'au cours des années 1960 que la découverte est faite dans une maison susienne. On y découvre des bulles enveloppes sur lesquelles se trouve l'empreinte d'un sceau-cylindre qui, se donnant sous la forme d'une bouche, laisse

concevoir un mythe de l'écriture qui verrait dans celle-ci une machine humanoïde. La bulle-enveloppe externalise la bouche, le nombre, l'œil, l'ordinateur, le cerveau. Extraordinaire aventure de l'écriture qui à partir de marques pour des quantités sur les bulles se transforme en signes de mots, en signes syllabiques, pour se déployer en écriture consonantique telle qu'elle se maintient encore aujourd'hui dans la langue arabe comme dans l'hébreu jusqu'à sa sécularisation complète dans l'invention grecque de l'alphabet où se conclut la division entre consonnes et voyelles. Notons cette belle parenthèse sur l'histoire de l'hébreu, langue morte redevenue vivante!

L'invention de la monnaie frappée est relativement récente. Se présentant d'abord sous la forme d'objet ovale (figurant un œil), elle est associée à Crésus (561-546), mais elle n'a pas tellement à voir, comme on le croit, avec la distinction des valeurs de l'or et de l'argent, elle serait d'abord de nature rituelle et sacrificielle. Parmi les causes de son invention, la monnaie frappée compterait au moins la question « de l'estimation des biens en vue du paiement de la dîme sacrificielle » (p. 257). Avec la monnaie européenne de la fin du Moyen Âge s'introduisent les chiffres arabes, de 1 à 9, puis le 0. Au long d'un processus séculaire, les chiffres arabes vont marquer la victoire d'une vision cardinale du nombre. Va s'y introduire le temps avec les lettres de change. De rapports entre les biens, elle va permettre de mesurer les flux. Le *terminus ad quem* : le symbole de la réussite, la croissance, reposant désormais sur la conception d'un « homme moyen » pensé par Quetelet et nous ouvrant à l'univers de la statistique. Le dénouement de cet écheveau sémiologique s'effectue avec la suspension avec Richard Nixon de la convertibilité – or du dollar le 15 août 1971.

L'écriture allait connaître un renouveau avec l'informatique. Le moment de l'invention de l'écriture informatique est à situer entre 1936 et 1948, « car ce sont les travaux d'Alan Turing [...] qui l'inaugurent, par la conception, en 1936, d'une machine de papier, appelée « Machine de Turing » (p. 389). Dans cette dernière partie, nous voilà conduits par la main par une hôtesse imaginaire « Diane » qui nous fait comprendre tout ce que nous voulions savoir sur l'ordinateur sans jamais oser le demander. Le ton enjoué nous fait oublier la sécheresse technique du propos ; surtout la réflexion nous aspire dans des vertiges d'analyse sur le simulacre et la simulation. Voilà que « le langage déjà écrit et visible, en passant par l'invisible, devient visible » (p. 455). Mais « plus rien n'est signe, tout est signal » (p. 493).

Dans l'érudition éblouissante de ce livre, il y a deux thèses qui s'entrecroisent, l'une sur l'invisible et le visible et l'autre sur les mythes du langage. La première thèse se présente comme un simulacre (ou est-ce l'inverse?) d'une l'histoire politique de la religion. Une analogie se dessine entre cette thèse et celle d'un auteur auquel Clarisse Herrenschildt rend hommage, Marcel Gauchet. Il y aurait pour l'écriture également une histoire de désenchantement. Dans la partie sur le code, mais aussi dans celle sur l'argent, on devine une angoisse. Y a-t-il à travers tout cela un « désir maladroit mais inquiet de resymbolisation » (p. 493)?

André Corten
Département de science politique
Université du Québec à Montréal, Montréal, Canada
